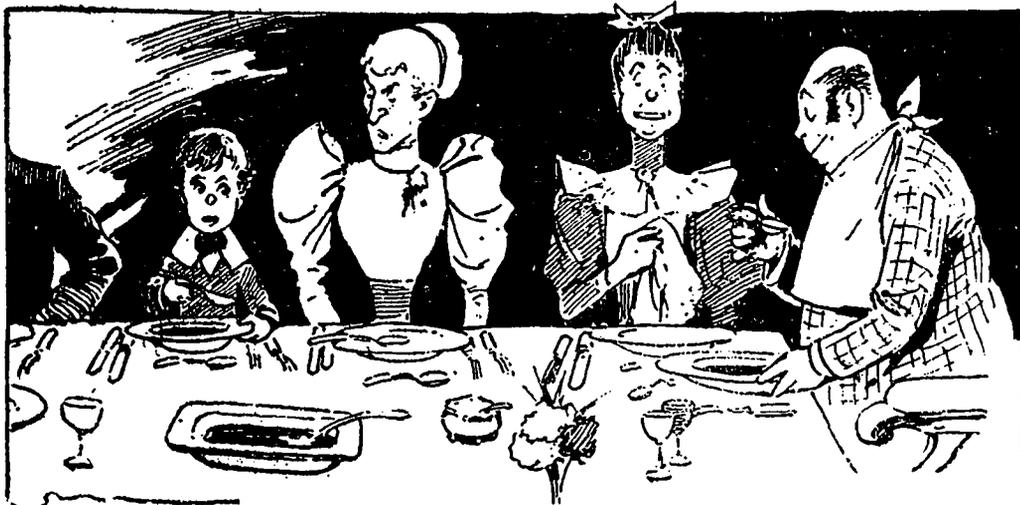


LA RAISON



La maman (à un dîner chez des amis).—Voyons, Charles, ne fais pas cela. Ce n'est pas poli de faire claquer les lèvres à tout ce que l'on mange. Tu ne fais pourtant pas ça à la maison.
Charles (la bouche pleine).—C'est parce qu'il n'y a jamais rien de bon à manger à la maison. Ce que la pauvre maman a fait une tête !

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLIII

LES DEUX MÈRES

Là-bas, bien loin, sourit une maison très blanche ;
 Là-bas, bien loin, s'explora une mère au front gris ;
 La maison se lézarde et la mère se penche,
 L'une branle sa tête et l'autre ses lambris.

Je suis le fils des deux et mon cœur les vénère.
 Quand je vais au pays, dans la belle saison,
 Je vois s'ouvrir pour moi tes deux bras, ô ma mère !
 Je vois s'ouvrir pour moi ta porte, ô ma maison !

Et je baise les mains, et je baise les pierres,
 Je regarde les doigts et les planchers tremblants ;
 Et j'ai des pleurs très doux au bord de mes paupières
 Pour la mère au front gris et la mère aux murs blancs !

Quand il faut repartir, tout mon être se broie ;
 Ma mère a son mouchoir dans ses mains délabrées,
 Et longtemps ma maison, sur la route, m'envoie
 L'adieu muet et blanc de ses murs adorés.

Un jour, les yeux emplis des larmes coutumières,
 Mère aux tendres adieux, maison aux blancs saluts,
 Sous votre ciel d'azur inondé de lumières,
 Je m'en irai, très pâle, et ne vous verrai plus !

O ma maison natale aux corniches moussues,
 Sois bonne aux étrangers que tu protégeras !
 O terre du pays dont mes chairs sont issues,
 Sois douce à la maman que tu recueilleras !

Et, quand tu seras morte, ô ma maison si chère,
 Que Dieu peuple de fleurs tes décombres bénis !
 Et que, devant ta tombe, ô ma dolente mère,
 Mes pensées éternels chantent comme des nids !

Je mourrai loin de vous : une terre inconnue
 Dans son sein froid et morne, un jour, me recevra !...
 Mais peut-être le vent sacré de quelque nue
 Y prendra ma poussière et vous l'apportera !

JEAN RAMEAU.

INSTANTANÉS

XXXXVI

SUR LA LAGUNE

Il se fait tard.
 Déjà scintillent, ça et là, de falotes lumières trouant la clarté mourante du jour.

Au nord de Venise, la lagune sombre semble s'approfondir, insondable, immense.

L'eau frissonne au souffle léger du vent et l'on n'aperçoit plus, au loin, qu'à travers un épais voile de gaze les élégantes silhouettes des montagnes Padouanes.

Encore quelques minutes et la nuit sera complète.

C'est le moment propice aux rêveries, celui où, bercé par la cadence d'un lointain concert de mandolines, il fait bon diriger la gondole qu'on a prise au Rio dei Mendicati, vers la belle île de Murano, dont les verrières marquent d'incandescentes lueurs les profondes ténèbres en dissimulant les contours.

A peine venons-nous de quitter terre et, sous l'impulsion de la silencieuse godille, l'embarcation a déjà dépassé l'île des Tombeaux.

Un silence profond règne sur la lagune et l'on n'entend plus que le monotone clapottement de l'eau contre les parois du léger esquif.

Mais les lueurs rouges des hautes cheminées deviennent plus intenses et l'embrasement de l'île, sous ce ciel sans étoiles, a quelque chose de fantastique, de surnaturel, bien fait pour impressionner.

Malgré l'obscurité, se découpe, plus noir que le ciel, le clocher de Saint-Pierre Martyr et, plus près, les terrasses de la villa Palestrina, aux jardins d'orangers et de myrtes en fleurs, descendant jusqu'à la grève.

D'exquises senteurs se dégagent des arbustes et une lumière blanche, très vive, découpe une des fenêtres de l'habitation.

Nous sommes arrivés.

SILVIO.

N'est pas chef ou guide qui veut : il y faut des aptitudes, une éducation première, un expérience qui s'impose, le succès qui consacre.

C. DE VARIGNY.

CE QUE SON CŒUR LUI A DICTÉ

La fille.—Maman, je pense que M. Lingotdor va venir, très prochainement, me demander en mariage.

La mère.—Vraiment !

La fille.—Oui. Mais s'il me demandait, qu devrais-je lui répondre ?

La mère.—Ce que ton cœur te dictera, ma chère enfant.

Le mariage est une chose tellement grave qu'il faut y bien réfléchir. Ainsi, souviens-toi que M. Lingotdor est l'héritier d'un revenu de \$10,000 par an et que si tu l'épousais, vous iriez certainement faire un long voyage en Europe ; que tu fréquenterais la meilleure société et, qu'entfin, ce serait le plus joli mariage que tu puisse espérer. Je ne veux pas t'influencer, du reste, ne fais que ce que le cœur te dictera, je te le répète.

La fille (rêveuse).—Et vous êtes bien certaine, maman, qu'il aura un revenu de \$10,000 par année et de tout ce que vous m'avez dit ?

La mère.—Parfaitement certain, ma chère enfant.

La fille.—Alors, mon cœur a dit : Oui.

La mère (l'embrassant).—Oh ! ma chère enfant ! Quelle joie tu me causes en te mariant ainsi à l'homme que tu aimes !

IL L'A TROUVÉE

Le professeur.—Quelle différence y a-t-il entre un bipède et un quadrupède ?

Un écolier.—Deux pattes, monsieur !

Le professeur.—Comment, deux pattes ?

L'écolier.—Oui, un bipède a deux pattes et un quadrupède en a quatre, alors la différence est bien deux pattes.

CES CHIERS ENFANTS

Freddie (7 ans).—Dis, monsieur Tétébois, j'aimerais bien à l'entendre jouer un peu du violon. Veux-tu, dis ?

Mr Tétébois.—Mais, mon petit Freddie, je ne sais pas du tout jouer du violon !

Freddie.—Tu n'en sais pas jouer ? Alors qu'est-ce que papa a toujours à dire à maman que, chez toi, tu joues toujours les seconds violons ?

IL FALLAIT QU'IL S'Y RETROUVE

Le propriétaire.—J'ai vérifié votre compte et nous ne sommes pas d'accord. Ainsi, vous me comptez quatre heures et demie d'ouvrage après mon chéneau, tandis que vous n'avez travaillé que quatre heures.

Le plombier.—C'est parfaitement juste, monsieur, mais cela m'a pris une demi-heure pour faire votre compte.

QUESTION A CÔTÉ



Mme Follette.—Comment, papa, à la chambre ! Est-ce la goutte que vous avez ?
Le papa (grincheux).—Non, le mal de dents.